

CONDITIONS D'UNE PRÉDICATION VRAIMENT PASTORALE

Il n'est pas niable que depuis dix ans on a dépensé, en France plus que nulle part ailleurs, en recherches et en inventions « apostoliques » un immense capital d'imagination et de zèle. Mais on ne semble pas encore se douter que toutes les méthodes nouvelles et les stratagèmes inédits n'auront jamais l'efficacité dont serait susceptible une très modeste réforme, à la portée immédiate de tout curé.

Dans chaque paroisse de France, chaque dimanche après l'évangile de la messe paroissiale, un homme monte en chaire pour parler quelques minutes à ceux dont il est le pasteur. Si cet homme, partout, se rendait compte des possibilités qu'il détient à ce moment et se mettait sérieusement en mesure d'en tirer parti, je ne crains pas de dire que l'Église de France, en quelques semaines ou quelques mois, serait incomparablement plus revitalisée qu'on ne peut raisonnablement l'attendre d'un siècle entier d'apostolat « moderne ».

Disons-le franchement : nous ne croyons plus à l'efficacité, voire à la simple réalité, de la prédication dominicale. Et ceux qui y croient le moins, par une modestie mal placée, ce sont les curés eux-mêmes. Ils attendent souvent d'un prédicateur de retraite, de mission ou de carême plus ou moins renommé ce qu'ils obtiendraient bien plus facilement eux-mêmes, avec les moyens dont ils disposent, si seulement ils croyaient pour de bon que cela vaut la peine de les mettre en œuvre.

La prédication paroissiale hebdomadaire souffre chez nous, hélas! à la fois d'un manque de contenu doctrinal et d'un manque de vérité humaine. Mais je dirais qu'elle souffre surtout d'un manque de conviction qui est peut-être la cause principale des deux autres manques. Car notre clergé n'est ignorant, certes, ni de la théologie ni de la vie. Il a un solide bon sens, un profond sens chrétien que pourrait lui envier le clergé de bien des pays dits « catholiques », par opposition à cette France qu'on qualifie parfois si facilement de « païenne ». Et l'enseignement de nos séminaires, si critiqué qu'il soit aujourd'hui, reste encore dans une moyenne qu'on serait heureux de sentir plus généralement atteinte de par le monde. Mais il faut croire que ni cet enseignement ni l'expérience de la vie et du ministère ne sont encore arrivés à convaincre nos prêtres de paroisse de ce que pourraient effectuer dix minutes de prédication hebdomadaire simplement prise au sérieux, mieux ou autrement qu'elle ne l'est d'ordinaire.

Il y a bien des paroissiens, même pratiquants, à qui la messe du dimanche semble un devoir, mais un devoir certainement ennuyeux. On y vient, on n'oserait pas cesser d'y venir, mais comme le bonhomme de Claudel dans *La Messe là-bas*, on y tourne son chapeau en attendant que ce soit fini. Toutefois, ce qui y paraît la formalité la plus assommante, ce sont les dix minutes du sermon (bienheureux encore est-on quand il ne dure pas plus longtemps!). Les chants, on les écoute sans fatigue, lors même qu'on n'y prend aucune part. Les lectures, on y trouve toujours quelque chose à glaner. Les prières, si un commentaire fluvial ne vient pas les emporter et les dissiper dans son torrent tiède, ou bien on s'y associe, ou bien on y substitue tranquillement sa prière à soi, qui vaut toujours mieux que rien. Mais le sermon, si souvent, c'est le temps mort. Il paraît tellement évident qu'on le fait parce qu'il faut le faire, mais qu'il n'a vraiment pas d'autre raison d'être... Alors, la seule ressource est de faire le dos rond et de laisser passer une averse conventionnelle qui ne manifeste elle-même aucun désir très vif de percer les imperméables d'indifférence. Quand c'est fini, le réflexe de chercher ses sous s'accompagne

au moins d'une détente psychologique bien agréable à un pareil moment.

Je connais d'innombrables prêtres qui sont, et leurs paroissiens le savent mieux que personne, des hommes d'excellent conseil. Dans la vie de tous les jours, il est exceptionnel qu'ils parlent pour ne rien dire. Même leurs propos d'après-dîner sont assaisonnés d'un sel, sinon attique, certainement sapientiel. On dirait que le seul moment où ils n'aient rien à dire qui vaille la peine d'être écouté soit celui où ils prêchent leurs fidèles entre l'Évangile et le *Credo*. Ils célèbrent tout le reste de la messe avec une foi dont personne ne songerait à douter. Mais, à ce moment, il y a comme une éclipse, et bien rares seraient ceux qui les entendent et à l'esprit duquel il viendrait que leur pasteur croit toujours autant à ce qu'il fait quand il a rituellement quitté la chasuble et le manipule et que, apparaissant en chaire, après avoir annoncé les fêtes de la semaine, les intentions de messes, l'objet de la quête extraordinaire et autres choses encore relativement intéressantes, il commence : « Mes bien chers frères!... » A ce moment, chez lui comme chez les fidèles, on dirait qu'un interrupteur est fermé. Cette magique et commune torpeur ne se dissipe qu'avec : « Credo in unum Deum... » Alors, les chaises-prie-Dieu se retournent, les porte-monnaies s'entrouvrent et cette lumière de l'âme, grande ou petite, qui avait amené tout le monde à l'église déploie à nouveau un papillon qui s'était réduit à une imperceptible virgule.

Le plus curieux est que ces mêmes prêtres, dans une allocution à un groupe d'Action catholique, dans un exposé pour un cercle d'études, seront peut-être aussi vivants et donc aussi intéressants que dans une conversation. Mais la prédication proprement dite, le sermon semble rabattre sur eux l'éteignoir.

Cette remarque nous donne déjà la clef, sinon de tout le problème, au moins d'une part considérable de celui-ci. Quand on parle à des militants, quand on a organisé une série d'études quelconque, qu'il s'agisse de la façon chrétienne de cultiver la pomme de terre ou tout simplement de ce même Évangile qui devrait être l'objet le plus habituel du prône, il est exceptionnel qu'on se présente

sans une véritable préparation. Osons le dire : il est au moins aussi exceptionnel qu'on monte en chaire le dimanche après une préparation digne de ce nom.

Le vague doctrinal et le manque de vie de ce qu'on écoule alors viennent en premier lieu de ce que c'est le moment où l'on presse le déclic des clichés, des banalités toutes faites, des pseudo-idées qu'on accroche, toujours les mêmes, quand on prêche au hasard d'une improvisation qu'aucune préparation, proche ou lointaine, n'a systématiquement nourrie.

Beaucoup de curés vous diront que, le dimanche, quand ils parlent à leurs paroissiens, il leur semble désirable avant tout qu'ils le fassent « à la bonne franquette », autrement dit sans apprêt. Ce serait très vrai, assurément, s'il s'agissait là de leur parler d'homme à hommes, sans aucun intermédiaire de rhétorique ou de formules convenues. Mais nous sommes loin du compte s'il s'agit seulement de vider le « tout y va » de platitudes et de mots creux que tout homme habitué à la parole publique garde à sa disposition et qui se décharge automatiquement lorsqu'on se met à parler sans savoir ce qu'on va dire.

Il y a parmi les pasteurs protestants des hommes très sérieusement consacrés à Dieu et aux âmes. Mais il n'y en a certainement pas plus que parmi les prêtres catholiques. D'où vient alors ce fait que j'ai pu vérifier d'innombrables fois : si occupé que soit un pasteur, il jugera toujours qu'un de ses devoirs les plus stricts est de se réserver coûte que coûte au moins une demi-journée le samedi pour préparer sa prédication du lendemain ; — si consciencieux que soit un prêtre, il ne semble pas que l'idée même d'un tel devoir l'ait jamais effleuré ? J'ai confessé bien des prêtres non seulement consciencieux, mais scrupuleux. Ces excellentes gens se torturaient l'esprit pour un psaume escamoté dans le bréviaire, une formule rituelle peut-être incorrectement prononcée, ou encore une visite à un malade trop écourtée, des comptes de quête envoyés à l'évêché après des arrondissements faits un peu à la légère... tout ce qu'on voudra comme vétilles probablement illusoire. Mais j'en suis encore à attendre qu'un prêtre m'avoue avoir négligé la prépara-

tion d'un seul de ses sermons. Un grand spirituel de ma congrégation a dit que tout oratorien devrait se considérer comme dans un état violent lorsqu'il est hors de sa cellule ou de sa chapelle. Si je réalisais mieux ce bel idéal, je croirais sans doute que le clergé de France est en ce domaine de la prédication d'une irréprochable et inaltérable fidélité au devoir. Malheureusement, il m'arrive d'assister à la messe paroissiale le dimanche, bien que prêtre. Je ne puis donc m'entretenir dans cette consolante assurance, encore que la certitude d'une ignorance invincible chez tous les pénitents ecclésiastiques que j'ai pu compter calme sans aucune peine les appréhensions que ces rencontres inévitables entre le for interne et le for externe pourraient autrement m'inspirer.

On m'objectera : « Il est naturel que les pasteurs protestants préparent bien leurs sermons, car sans cela il ne resterait plus grand'chose dans leur culte. Tandis que dans la messe, il y a tant de choses infiniment plus précieuses que le meilleur des sermons!... » C'est ici justement, je le répète, qu'est pour moi le problème. Si tant de prêtres sont négligents à cet égard, encore une fois c'est par modestie; mais, j'y insiste, par une modestie mal placée. Ils se disent que leur devoir de curés, c'est de fournir la messe dominicale à leurs paroissiens. Cette messe, sans doute, s'accompagne selon les règles canoniques d'une prédication. Mais eux-mêmes sont tellement persuadés les premiers que cette prédication, dont ils seront les auteurs, est auprès du reste si peu de chose qu'il leur semblerait incongru et comme indécent de lui accorder plus d'importance qu'ils ne le font d'ordinaire.

C'est que, pour eux comme pour leurs paroissiens, cette prédication ne fait même pas partie de la messe. Elle meuble une pause, mais c'est tout.

Mais là est bien l'erreur. Dans la conception traditionnelle, la prédication à la messe paroissiale fait partie de la messe. Elle se compose avec les lectures sacrées de l'épître et de l'évangile pour constituer l'annonce de la Parole de Dieu.

Comment cela est-il possible? Comment la parole d'un homme, fût-il revêtu d'un caractère sacré, peut-elle se voir attribuer un tel rôle? A cela nous répondrons : parce

que la Parole divine fixée par l'Écriture ne doit pas rester à l'état de lettre morte, et parce que le seul moyen de l'éviter est qu'un homme, un homme mêlé à tous les soucis et toutes les préoccupations des autres hommes, mais un homme qui est en même temps un homme de Dieu, fasse lui-même le joint toujours à nouveau entre la réalité quotidienne de leurs vies et la réalité éternelle qu'est la vie de la Parole divine.

Mais dire cela, c'est dire beaucoup plus de choses qu'il ne semble peut-être au premier abord.

J'entendais un jour un vieux moine causer avec un vieux curé. Le vieux moine disait : « Depuis cinquante ans que je suis moine, j'en suis toujours à me demander à quoi peuvent bien penser mes confrères pendant les instants où nous restons tous inclinés profondément, pour le temps d'un *Pater*. Mon expérience personnelle me pousse à croire que cela ne doit pas toujours être inspiré de très près par l'oraison dominicale. » Le vieux curé répliquait : « Moi, depuis cinquante ans que je suis prêtre, je me demande pareillement à quoi peuvent bien penser mes paroissiens pendant que je leur parle le dimanche. Mais, malheureusement, je suis curé et non pas paroissien, aussi je n'en ai pas la moindre idée. » Le moine, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, répondit au curé : « Ils pensent peut-être tout simplement que vous ne pensez pas beaucoup. » C'est en effet une possibilité que suggèrent bien des prédications dominicales. Mais il faut reconnaître qu'il en est d'autres qui ne la suggèrent pas du tout. Elles pousseraient à croire plutôt que les curés ont tellement de choses à dire pour leur compte à leurs fidèles qu'ils n'ont littéralement plus le temps de leur annoncer la Parole de Dieu. Cette surabondance comme l'indigence dont nous avons commencé par parler trahit toujours la même conviction que le sermon doit remplir l'intervalle entre les deux parties de la messe, mais n'a pas à en faire partie.

Quand on tombe, en effet, sur des curés qui prennent eux-mêmes fort au sérieux leur prédication, le fait qu'ils ne sont pas très nombreux met d'autant mieux en relief cet autre fait qu'ils sont alors empêchés d'annoncer la Parole de Dieu par la persuasion ingénue où ils demeu-

rent de devoir dire et inculquer à toute force à ce moment-là tant d'autres choses.

Quant à moi, s'il est pour moi un sujet de méditations inépuisable, c'est d'abord que des hommes qui ont renoncé au monde pour se consacrer à Dieu tiennent tellement à fournir en long et en large leurs avis sur la conduite de ce monde. Mes amis prêtres essaient souvent de me démontrer que je suis eschatologiste, parce que je ne partage absolument pas le goût si commun au clergé de porter la politique dans la chaire. Mais j'avoue ici publiquement mon infirmité : je suis incapable de voir le rapport qu'on établit entre les deux choses. Il me semble au contraire que je suis par goût et par tempérament individuels aussi peu eschatologiste que possible. Ou, pour parler le français de tout le monde, j'ai mon opinion tout comme un chacun sur P.M.F., ainsi que sur la C.E.D., et, pour n'omettre aucune initiale, sur le M.R.P. Après les repas, lorsque j'ai le loisir de fumer ma pipe tranquillement avec mes confrères, je développe et soutiens ces opinions sans qu'on ait le moins du monde à m'y forcer. Si je n'étais pas prêtre, il est très probable que je consacrerai une partie de mon temps beaucoup plus considérable à les promouvoir, et ceux qui me connaissent de près ont l'impression que j'y mettrai même un peu plus d'acharnement et d'âpreté qu'il ne convient à un sage, même à un sage de ce monde. Cependant, quand j'ai à monter en chaire, je suis saisi par l'importance absolue de l'Évangile dont je suis le ministre, d'une part, cependant que je mesure en regard la relativité de mes opinions mêmes que je crois le mieux fondées, d'autre part, et le résultat est que je me tais régulièrement sur ces dernières. Il y a là peut-être le résultat d'une inhibition qu'une bonne psychanalyse détruirait. Il faut le croire, car si les réactions normales d'une espèce biologique sont celles que l'on constate le plus habituellement chez les individus de cette espèce, je suis assurément anormal dans l'espèce ecclésiastique. Qu'ils soient de gauche ou de droite, je constate que mes congénères, à peu d'exceptions près, quand ils prennent leur prédication aussi au sérieux que je prends la mienne, manifestent la conviction irrésistible que le monde a besoin

avant tout de leurs lumières en ce domaine et se font un devoir de les lui fournir, et même d'user de toute l'autorité dont ils disposent pour les lui imposer.

Il ne faut pas croire, toutefois, que la politique, à en juger par ce qu'on entend dans les églises le dimanche, soit le seul domaine où le clergé se croie tenu d'éclairer le monde avec une telle urgence que ce qu'on attendrait plutôt de lui doive céder la place. Il n'est pas besoin d'être un frivole journaliste au XX^e siècle, plus qu'il n'était nécessaire d'être un auteur de fabliaux gaulois au XV^e, pour constater qu'un sujet comme la mode, et, chose curieuse, particulièrement la mode féminine, suscite chez beaucoup de prêtres des convictions au moins aussi précises et aussi avides de se communiquer que la politique. Je ne me fais point scrupule ici de m'asseoir sur ma différence essentielle, comme dirait M. Paul Claudel, car je crois avoir pour moi le Philosophe. C'est naturellement Aristote que je veux dire, lequel déclare qu'il est des choses à propos de quoi le sage, après avoir posé lui-même les éternels principes, doit laisser le détail de leur application au *vir bonus, experientia praeditus*. Ici, me semble-t-il, M. Tronson eût été lui-même d'accord avec moi pour dire que l'ecclésiastique non seulement ne doit pas être *experientia praeditus*, mais ne devrait même pas laisser supposer qu'il puisse l'être. Je veux bien reconnaître que l'innocence de ceux qui transgressent un aussi prudent conseil est plus paradisiaque que la mienne, mais il est des vertus que je préfère admirer qu'imiter, si largement répandus qu'en soient les exemples autour de moi.

*
**

Je pourrais poursuivre la liste des sujets qui remplissent la plupart des sermons, quand les sermons ont un sujet, mais qui, je l'avoue, m'apparaissent simplement divertissants, au sens pascalien du mot. Mais j'en ai déjà bien assez dit pour que je puisse entendre l'objection des uns : « Mais de quoi donc voulez-vous que nous parlions, si vous nous retirez tous les sujets qui puissent intéresser notre auditoire ? » Et l'objection des autres, plus à la

page encore : « C'est donc une évasion qui vous semble le but de la prédication ? »

Sur le premier point, je répondrai sans hésiter qu'un autre de mes motifs perpétuels d'étonnement (qui, je le reconnais, sont nombreux), dans le milieu clérical où je vis, c'est la certitude passée à l'état de postulat que la religion comme telle n'intéresse pas les gens qui n'y sont pas en quelque sorte professionnellement adonnés. Ce que ma petite expérience me rappelle sans cesse, au contraire, c'est comme ceux-ci se pressent d'eux-mêmes vers le prêtre ou le chrétien censé éclairé, pour leur soutirer les connaissances qui leur font défaut. Quand je fréquente les ecclésiastiques ou les intellectuels catholiques patentés, je m'ennuie souvent dans leur compagnie à demeurer rivé aux thèmes du matérialisme scientifique, de la promotion du prolétariat ou de la méthode Ogino. Mais, Dieu merci, des circonstances indépendantes de ma volonté font que plusieurs de mes meilleurs amis sont des médecins athées, des intellectuels juifs et même un ancien député communiste. Quand je trouve le temps de passer une soirée avec eux, j'ai régulièrement toutes les peines du monde à les faire parler de leurs problèmes particuliers, tandis qu'ils me harcèlent de questions où beaucoup de mes étudiants en théologie ne verraient que des matières d'examen assommantes. Et si je suis loin d'avoir aucune expérience comparable à celle des prêtres-ouvriers, mes confrères oratoriens ayant eu l'idée (d'une fantaisie très philippine) de me nommer leur économiste, j'admire toujours la spontanéité avec laquelle un peintre en bâtiments, la crémère du coin ou le marchand de journaux, parce que j'ai une soutane, me poussent des colles sur le problème du mal ou l'efficacité de la prière, au moment où je viens moi-même leur parler des fissures du plafond ou leur demander sans plus du fromage blanc ou *Paris-Match*. J'ajouterai seulement à cela que le trait qui me frappe davantage, quand j'entends des prêtres-ouvriers parler de leurs propres expériences, bien que certains qui les jugent de loin, sinon toujours de haut, craignent qu'on ne voie plus en eux le prêtre, c'est aussi la facilité avec laquelle les gens les plus « laïcs » posent tout droit au prêtre les questions les plus religieuses, dès

qu'ils ont cessé de voir en lui un croque-mort ou un pion.

Si osé ou si biscornu que soit ou que paraisse mon raisonnement, je conclus donc de tout cela que les prêtres n'auraient pas besoin de se donner tant de mal pour parler aux fidèles de tant d'autres choses que de la religion, s'ils n'avaient pas ce préjugé invincible de l'indifférence de la religion pour l'homme ordinaire. Mais ce préjugé, à mon humble avis, résulte simplement de ce qu'ils ne sont pas eux-mêmes des hommes ordinaires, pas plus que les « intellectuels catholiques » auxquels ils demandent de les renseigner sur l'homme en tant qu'homme. Il tomberait de lui-même, à ce que je crois, s'ils s'adressaient seulement pour cela à l'expert comptable ou au juge d'instruction qui sont mes deux meilleurs amis catholiques (car j'ai tout de même quelques catholiques parmi mes amis), ou à n'importe quel autre chrétien pratiquant, mais non sophistiqué.

C'est ici que nous attendent, évidemment, les auteurs de la seconde objection. « C'est, nous redisent-ils, que vous tablez sur la tendance à l'évasion qui existe chez tous les hommes. Par ce biais, tous sans doute, dans des moments de fléchissement psychologique, même des militants communistes, sont accessibles à de pures considérations théologiques. Mais si nous voulons virilement parler aux hommes, c'est en les atteignant dans ce qui fait la réalité même de leur vie que nous le pourrons, et non pas en les en détournant pour quelques instants. »

Je ne puis le cacher, une telle objection que j'ai entendu formuler, non pas une fois, mais dix ou onze fois, me semble combiner une déconcertante aberration avec une confusion de pensée qui décourage presque la réfutation. Certes, je ne nierai pas qu'on trouve chez des gens de tous les milieux un intérêt en quelque sorte esthétique pour la religion qui est malsain, dans la mesure où il les distrait simplement de leur vie au lieu de les pousser à engager sérieusement celle-ci dans les voies religieuses. Encore faudrait-il s'assurer si ceux-là même qui semblent s'arrêter à ce plan ne sont pas beaucoup plus profondément sollicités qu'il ne le paraît peut-être d'aller plus loin. Mais admettre comme un axiome indiscutable

que l'intérêt à la religion pour elle-même est normalement et habituellement réduit à cela, c'est admettre sans critique l'affirmation la plus grossièrement absurde de la propagande marxiste. Qu'il y ait, l'expérience le prouve, et pas seulement, bien loin de là, dans les milieux populaires, tant de prêtres qui endossent cette affirmation sans sourciller, cela en dit long sur ce que peut être leur religion personnelle!

Il est vrai, et il faut l'ajouter aussitôt, qu'ils ont à cela quelques fort bonnes excuses. Si « annoncer la Parole de Dieu », cela veut dire vulgariser la théologie tout abstraite de certains manuels, il est sûr qu'on tombe dans le jeu le plus gratuit, encore qu'on se demande avec quelque scepticisme qui donc ce jeu pourrait amuser parmi nos fidèles. J'ai encore le souvenir tout frais d'un sermon écouté dans une église de grande ville sur le bon samaritain et qui fut entièrement occupé à classifier les différentes sortes d'amour, et en particulier à distinguer avec précision l'amour sensuel de l'amour sensible! A quelque temps de là, par contre, un de mes amis, allant dire la messe dans une paroisse, s'entendit demander ce qu'il enseignait au scolasticat dont il est l'un des maîtres. Sur sa réponse qu'il donnait les traités de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, le curé, avec un mélange de commisération et de soulagement, lui répondit : « Heureusement que nous autres, pour parler à nos fidèles, nous n'avons pas à nous préoccuper de tout cela! » De tels faits, dans un sens ou dans l'autre, sont légion pour témoigner de la conviction commune à beaucoup de prêtres qui se refusent à une prédication doctrinale et aux quelques-uns qui s'y consacrent : prêcher la doctrine, cela voudrait dire déglutir les aridités jamais digérées des manuels qu'on a dû ingurgiter jadis pour passer ses examens!

Nous nous heurtons là à un obstacle qu'il faut se garder de contourner rapidement. Si nous ne le déracinons pas, nous n'aurons rien fait pour promouvoir effectivement une prédication pastorale.

Il ne s'agit pas de déprécier la scolastique thomiste. Il s'agit de constater le fait que ceux qui la déprécient le plus aujourd'hui sont souvent d'accord avec quelques-

uns de ceux qui l'exaltent pour la confondre avec son écorce. Et ni les uns ni les autres ne songent un instant que cette écorce elle-même n'a rien du tout de proprement thomiste : elle est une forme strictement commune aux écoles les plus opposées du XIII^e siècle, et ceux qui s'y sont le plus étroitement enfermés et qui l'ont le plus amoureusement ciselée, ce ne sont pas du tout les thomistes, mais bien les nominalistes les plus décadents. S'il y a quelque chose qu'il faut déplorer dans la renaissance scolastique de la génération précédente et dans les conséquences imprévues qu'elle garde en trop de séminaires, c'est que ses disciples ont parfois imaginé qu'ils seraient thomistes non pas dans la mesure où ils méditeraient et s'assimileraient ce qu'un livre admirable a appelé « les grandes thèses de la philosophie thomiste », mais dans la mesure où ils réduiraient en abstraction et coucheraient dans un jargon pseudo-scolastique n'importe quelles élucubrations de leur cru.

Ce qu'est au contraire un vrai thomiste, qui a saisi le nerf du thomisme, même s'il n'y a apporté aucun renouvellement, aucune originalité de pensée, des écrits comme ceux de Dom Vonier le montrent. Tout y est solidement fondé et clairement illuminé par une formation scolastique intelligente; mais cela n'empêche pas que la langue soit celle de tout le monde et l'abord des problèmes à la fois prodigieusement vivant et toujours immédiatement biblique et liturgique.

Il faut donc le dire bien simplement : le bénéfice que notre prédication doit retirer d'études inspirées par le thomisme authentique, ce sont de grands principes bien compris qui soutiennent toute la pensée, des fondations et une charpente intellectuelles radicalement exclusives du verbalisme, du sentimentalisme pieusard et des spéculations incohérentes. Mais quand le thomisme nous a donné cela (et à plus forte raison si nous avons été incapables d'en tirer ce profit), il est vain et ridicule de croire que nous en témoignerons parce que nous mettrons à nu dans nos sermons la dialectique qui a servi d'exercice à notre pensée..., à plus forte raison parce que nous y parlerons un langage qui évoque plus les médecins de Molière que les vrais maîtres de l'École! Autant vaudrait,

pour un architecte qui a construit sa maison, se refuser à défaire les échafaudages, voire en ajouter indéfiniment de postiches! Ce qui prouve que sa maison est bonne, c'est qu'elle tient debout toute seule, ce n'est pas qu'on ne puisse la montrer au public sans ses béquilles.

Il serait grand temps de se souvenir que pour Aristote lui-même, à qui saint Thomas a emprunté sa dialectique, celle-ci n'atteint son but qu'en se dépassant dans une vision contemplative. Elle lui fraye les voies d'abord en assurant son authenticité par un déblaiement critique du terrain qui en expulse les faux problèmes et les constructions bancales. Puis elle monte vers elle par la façon sûre et progressive dont elle s'attache aux lignes de forces de la réalité pour en ressaisir l'unité vivante. Quand cela est fait, il n'y a plus à récapituler et à ressasser indéfiniment les subdivisions et les poteaux indicateurs du chemin parcouru, mais à se pénétrer et à pénétrer les autres de la réalité dont il vous a ouvert les accès. Si saint Thomas lui-même appelait sa *Somme* le manuel des commençants, ce n'était pas par un acte gratuit de fausse humilité, comme semblent le croire tant de panégyristes, mais parce que l'étude de la *Somme*, dans sa propre pensée, devait préparer le commentaire biblique : un commentaire biblique où la *sacra pagina* pourrait enfin s'emparer d'un esprit dégagé de tous les problèmes préliminaires et formé à aller droit à l'essentiel. Substituer, au contraire, à ce commentaire une retranscription obstinée des schémas d'approche, c'est exactement prendre le contre-pied de ce qu'il voulait et sous couleur de lui être fidèle stériliser finalement toute sa pensée.

*
**

Nous en arrivons au point où tous les vrais problèmes se rencontrent et doivent par leur rencontre même se résoudre mutuellement. La formation doctrinale du prêtre, l'insertion de sa prédication dominicale dans la messe elle-même, l'accès réel et vivant de cette prédication à l'esprit et au cœur des fidèles, tout cela, bien loin de se contrarier, devrait s'épauler, si l'on comprenait enfin que le foyer sur lequel ces différentes lignes nous orien-

tent toutes est la Parole de Dieu. Si nous voulons ranimer la prédication pastorale, il faut que nous arrivions à comprendre à nouveau : 1° que toute la formation intellectuelle du prêtre doit viser à lui donner, pour lui-même et pour ses fidèles, une vraie intelligence de cette Parole; 2° que la présence de cette Parole dans la première partie de la messe n'est pas une formalité contingente, mais le fait premier dont toute la messe, comme assemblée culturelle et sacrificielle du peuple chrétien, découle; 3° que cette Parole de Dieu est précisément tout orientée sur la vie réelle des hommes et que c'est cette Parole et elle seule qui peut donner à cette vie son sens.

C'est à ces trois points que la fin de cette étude sera entièrement consacrée.

En premier lieu n'est-il pas profondément regrettable que les titres de « Ministre de l'Évangile », « Ministre de la Parole de Dieu » aient pour nos oreilles je ne sais quelle résonance protestante? — alors qu'ils sont incontestablement, dans le Nouveau Testament, chez les Pères, à travers tout le Moyen-Age (scolastique comprise) les titres fondamentaux du prêtre! Prêtre ou simple fidèle, tout chrétien doit avoir une spiritualité dominée par l'annonce de la Parole divine, par la découverte personnelle de cette Parole nous saisissant au plus intime de l'âme, par l'attention passionnée apportée à l'entendre et à la scruter, par l'ouverture du cœur à ses exigences et à ses promesses, enfin par l'obéissance et la donation totale, dans la foi et l'amour, qu'elle réclame. Le prêtre, à cet égard, se distingue du fidèle d'abord par une vocation spéciale non seulement à entendre pour son propre compte cette Parole, mais à s'en faire le porteur, de manière à la faire entendre aux autres hommes. La formation du prêtre, la culture théologique qu'il lui faut acquérir pour s'appliquer à sa tâche devront donc, non seulement partir de cette Parole, mais s'y ramener sans cesse. Le prêtre n'aura pas été suffisamment formé pour sa tâche s'il a enregistré une construction théologique correctement édifiée sur quelques textes scripturaires honnêtement interprétés. Il faut bien davantage que ses études, celles qu'il doit poursuivre toute sa vie et dont le séminaire ne peut lui fournir que les instruments et l'é-

bauche de leur mise en œuvre, il faut que *son étude*, son étude permanente, soit la Parole de Dieu.

Il ne peut lui suffire, moins qu'à aucun autre chrétien, de connaître les vérités révélées dans leur formulation abstraite, logiquement articulée. Il faut qu'il connaisse la Vérité dans sa source même, dans la Parole divine où elle n'est pas un entassement de notions plus ou moins ordonnées, mais un fait, une histoire, une histoire où Dieu lui-même prend contact avec l'homme, se saisit peu à peu de lui tout entier, pas seulement par l'intelligence raisonnante, mais par tout l'être, dans son unité profonde où pensée, sensibilité, vouloir ne se séparent pas, et dans son unité totale, où l'âme ne fait qu'un avec le corps, où l'individu ne fait qu'un avec la société, où l'homme ne fait qu'un avec le monde. Il faut surtout que la Vérité divine, la Vérité de la Parole faite chair, ne l'atteigne pas seulement sous forme de concepts rangés bien en ordre et soigneusement étiquetés. Il faut qu'elle s'empare de lui sous la forme même où elle se présente et demeure à jamais dans la Bible, c'est-à-dire comme un dialogue où Dieu en personne veut s'adresser personnellement à tout homme, comme un acte où sa Parole personnelle se saisit elle-même, à sa manière propre et inimitable, de tout ce qui peut venir à la pensée des hommes, pour se saisir finalement, comme elle s'incarne, de leur vie, de leur être, tout ensemble spirituel et charnel.

Et certes, si cette Parole, il faut toujours aller la puiser au livre unique où elle se trouve formulée dans les mots mêmes que Dieu a non seulement choisis, mais qu'il a fait siens par l'inspiration, la Bible, pour éviter d'être livrée à notre fantaisie comme une lettre morte, ne doit jamais, d'autre part, être séparée de la tradition où son contenu demeure vivant. Et cette tradition, par laquelle la Parole de Dieu garde toute la chaleur et l'actualité de sa vie propre dans le peuple même qu'elle a créé, c'est avant tout la liturgie qui nous l'apporte. Quand je dis « liturgie », il est bien entendu que je ne parle pas ici des fabrications factices qui, sous ce nom emprunté, se bornent aujourd'hui trop souvent à traduire nos vues, nos façons d'envisager les choses, pour les substituer à

ce que j'appellerais volontiers la « mentalité » divine. Il s'agit de la liturgie telle que l'Église nous l'a faite et nous la donne, de ce trésor d'interprétation vivante où le Mystère qui est au cœur de la Parole divine s'épanouit et s'explicité en même temps qu'il se renouvelle et s'actualise sans cesse. Le prêtre, « dispensateur des mystères », c'est-à-dire à la fois celui qui doit ouvrir aux hommes la source de la connaissance divine et faire que les réalités que Dieu nous révèle nous soient effectivement données et communiquées, le prêtre, par une piété toute nourrie de celle de l'Église, devrait se pénétrer le premier de ces vérités (de cette grande Vérité) de sa Parole, telles que la liturgie traditionnelle nous les distribue, nous les éclaire par le choix et le rapprochement des textes, pour finalement nous faire accéder à leur unique réalité en nous la donnant dans le Christ mort et ressuscité.

En fin de compte, si les prêtres semblent parfois avoir tant de peine à distribuer aux âmes le pain de la Parole divine, n'est-ce pas parce qu'ils oublient quelque peu qu'on ne peut être le prêtre d'une religion dont on n'est pas d'abord le fidèle ?

Si nous avons une religion faite de pieuses pratiques et de dévotions sentimentales, simplement accrochée à une doctrine qui n'est elle-même qu'un tableau synoptique d'idées abstraites, comment pourrions-nous prêcher aux autres la Parole vivante du Dieu vivant ? Ce qui est donc la première condition d'une prédication pastorale renouvelée, c'est un renouvellement commun de la culture intellectuelle et de la vie spirituelle des prêtres par un retour de l'une et l'autre à la Parole de Dieu, retrouvée dans l'Écriture elle-même, à la lumière et comme sous l'impulsion de la tradition liturgique.

C'est quand ce premier point aura été acquis que les prêtres comprendront pourquoi la messe qu'ils célèbrent pour leur peuple commence par des lectures bibliques, et comment ces lectures doivent se prolonger et pour ainsi dire s'épanouir dans leur prédication.

Si l'assistance à la messe dominicale est un devoir fondamental du chrétien, c'est parce que la raison d'être fondamentale de la messe est le rassemblement du peuple de Dieu et sa constitution en une Église qui soit le « Corps

du Christ », non par simple métaphore, mais en toute réalité.

Et si Dieu a parlé, c'est justement pour se choisir et se former un peuple qui soit tout à lui, un peuple selon son cœur. Ces deux termes de Parole de Dieu et de Peuple de Dieu n'existent que dans une corrélation réciproque que nous ne saurions trop méditer. Non seulement l'interlocuteur du Dieu qui parle, c'est son Peuple, mais ce Peuple est établi, créé comme tel par la Parole divine. L'origine première de l'Église, de l'ἐκκλησία, c'est le *Qahal* hébreu, c'est-à-dire en premier lieu l'assemblée du peuple sorti d'Égypte et rassemblé au pied du mont Sinäi. Ce qui l'a convoqué là, c'est la Parole de Dieu descendue sur la montagne. Et ce pour quoi elle le convoquait, c'était très précisément pour lui parler, pour lui faire entendre ce que Dieu avait à lui dire comme d'homme à homme : la loi du Décalogue qui allait régler toute sa vie, en faisant de tous ses actes des actions marquées au sceau de Dieu : « Soyez saints comme je suis saint... »

Et lorsque l'alliance fondamentale entre Dieu et son peuple dont Moïse avait été l'intermédiaire sera renouvelée, après que la prédication des grands prophètes aura renouvelé la loi mosaïque elle-même, ce sera encore la même chose. La seconde grande assemblée du peuple, le *Qahal* du roi Josias, sera convoquée pour entendre la lecture du Deutéronome.

Enfin, quand l'expérience de l'exil et du retour des dispersés aura ouvert Israël aux révélations ultimes de la souffrance et de la mort nécessaires à la résurrection d'un peuple qui soit vraiment selon le cœur de Dieu, au terme de l'ancienne alliance, le troisième grand *Qahal* de l'histoire sainte sera réuni par le scribe Esdras. Et ce sera pour écouter l'Ancien Testament désormais achevé, la Bible hébraïque où toute l'histoire du peuple se lit à la lumière de cette Parole qui l'a produite et s'y est fait entendre progressivement à travers les événements qu'elle-même déterminait en souveraine.

Dans le Nouveau Testament, le « reste » définitif se dégage sous la poussée de l'Esprit de l'Israël charnel, et en même temps les Gentils à leur tour sont invités, selon

les vues des derniers prophètes, à former avec les Juifs un seul Israël spirituel, par la proclamation de l'Évangile, de la bonne nouvelle de Jésus. Les apôtres, comme nous le répète saint Paul, sont envoyés au monde pour révéler le « Mystère » resté caché jusque-là dans les abîmes de son inaccessible Sagesse. Ce Mystère, clé ultime à la fois des Écritures et de l'histoire, c'est la Parole même de Dieu, sa Parole vivante, sa Parole personnelle, se faisant chair, se saisissant de toute l'infirmité de l'homme, pour lui communiquer, à travers la croix et la glorification de Jésus, l'Esprit de Dieu en qui tout devient Lumière et Vie.

Ainsi donc, si l'Église se rassemble chaque dimanche d'abord pour entendre le message même des apôtres et les propres mots dans lesquels s'est exprimé devant eux le Verbe fait chair, c'est parce que toute cette Parole divine qui finalement se condense et s'illumine dans l'Évangile ne tendait qu'à cela : rassembler en un les enfants de Dieu dispersés par le péché, réconcilier ainsi dans le Corps de son Fils tous ceux qui étaient devenus étrangers les uns aux autres en même temps qu'étrangers à son Père et leur Père, son Dieu et leur Dieu.

Et si l'Église ne peut se rassembler efficacement sans la présence au milieu d'elle du prêtre, du délégué de l'apostolat, réalité toujours présente dans la personne de l'évêque, c'est parce que, dans le prêtre et par le prêtre, se tient présent au milieu de nous Celui qui demeure à jamais la Parole faite chair. Il est présent en cet homme finalement pour nous donner sa chair à manger, mais cette chair elle-même ne nous servirait de rien si l'homme de Dieu, l'homme du Christ, ne nous distribuait pas d'abord de sa part les paroles qui sont esprit et vie, pour que, la foi ouvrant nos cœurs, l'Esprit du Christ qui vient en eux avec la chair même du Christ les vivifie.

Dans cette perspective seulement, on peut comprendre ce qu'est la prédication dominicale ou festive et comment elle peut l'être. Elle est, dans un homme qui lui-même a été saisi le premier par la Parole qu'il vient de transmettre, cette Parole elle-même, qui a mis son sceau sur lui, exprimant aux hommes qu'Elle lui a confiés comment elle peut et veut prendre aujourd'hui possession

d'eux à leur tour. La prédication est cette Parole s'affirmant, dans un témoignage autorisé, comme adressée, *hic et nunc*, à chacun de ceux qui sont là et à toute l'assemblée sainte qu'elle veut former avec eux en les faisant tous un seul cœur.

Mais ceci suppose, avec l'autorité que seule la vocation de l'Église peut donner, ou plutôt transmettre, de la part du Christ, que celui qui parle se soumette et se livre le premier à la Parole dont il vient de redire les mots dans l'Épître et l'Évangile. Et cela suppose tout autant qu'en lui, cette Parole qui lui a confié ceux à qui, aujourd'hui et maintenant, elle veut s'adresser, se tourne vers eux, s'adapte à eux, parle leur langage et, sympathisant avec tout ce qu'ils portent en eux-mêmes de plus intime, elle arrive à les faire eux-mêmes communier au propre cœur de Dieu.

*
**

Nous arrivons ainsi à notre dernier point. Cette adaptation nécessaire, cette connaissance directe et intime de ceux à qui le « héraut » doit s'adresser suppose chez lui la renonciation à toute rhétorique, à toute convention qui le séparerait de ses auditeurs. Elle suppose, elle exige plus encore qu'il se soit fait, comme disait des saints le Curé d'Ars, « un cœur liquide », un cœur qui sache faire siens tous les soucis et les élans de ceux vers qui la Parole l'envoie, — un cœur dont la pureté ne soit pas la pureté de ce qui est stérile, mais la pureté d'une générosité qui se refuse à rien garder pour soi afin de pouvoir se faire tout à tous.

Mais ce qui importe par-dessus tout, c'est que cette adaptation, cette « connaissance » de l'homme procédant de Celui dont on a dit qu'il n'avait pas besoin qu'on lui dise ce qu'il y avait en aucun homme, car il connaissait ce qui est en l'homme, ne soit jamais fallacieusement opposée à la connaissance de la Parole divine elle-même. A dire vrai, dans le pasteur digne de ce nom, ces deux connaissances, celle de la Parole de Dieu, celle de ceux vers qui elle-même l'envoie, si elles sont ce qu'elles doivent être l'une et l'autre, doivent en arriver à ne plus faire qu'un.

Le Dieu qui parle à l'homme, en effet, est ce Dieu même qui connaît tout du cœur de l'homme, parce que c'est lui-même qui l'a fait, et qui ne s'adresse à lui que pour le refaire selon son infailible dessein.

Croire donc que la Parole divine, pour s'adapter, pour parler le langage de l'homme, devrait délaissier ses propres thèmes pour adopter les siens, ce n'est pas seulement méconnaître la parole de Dieu, c'est faire injure à l'homme lui-même, à tout ce qui fait sa propre grandeur.

Pour que la Parole touche l'homme *hic et nunc*, il n'est pas nécessaire et il n'est aucunement désirable qu'elle s'adresse en lui à l'*homo œconomicus*, à l'*homo politicus*, pas plus qu'à l'homme « intellectuel », à l'homme « à la page », ou « à la mode ». C'est l'homme tout court qu'elle vise, parce que c'est lui qui est fait à l'image de Dieu et que tout ce qui, au lieu de le reconduire à cette image, l'en détourne, qu'il s'agisse de son plaisir ou de son travail, de ses idées ou de ses passions, c'est cela qui est « l'évasion » ! Non que la Parole divine nie aucune des conditions concrètes où la vie de l'homme doit s'inscrire. Mais elle lui apprend que l'infinie diversité de ces conditions le ramène toujours à sa condition commune de pécheur gracié, d'enfant de Dieu perdu et retrouvé. Certes, le prêtre ne doit pas oublier qu'il parle à des ouvriers et à des patrons, à des heureux et à des malheureux, à des riches et à des pauvres, à des intellectuels et à des ignorants. Mais il doit s'en souvenir seulement pour leur montrer inlassablement que tous, chacun à sa manière, ils sont des pécheurs, que tous ils sont cependant aimés de Dieu, que tous ils doivent apprendre à le retrouver comme il les a eux-mêmes retrouvés dans le Christ, que tous finalement ils devront s'y aimer les uns les autres en l'aimant ensemble.

Chaque expérience humaine, à travers la multiplicité superficielle des variétés où elle peut s'inscrire, se ramène à cette expérience-là, et ce qui fait la valeur éternelle de la Parole divine, c'est qu'elle nous y ramène tous, qui que nous soyons. Si l'humanité du prêtre, si le pouvoir de sympathie du pasteur, qui doivent être sans autres limites que celles de la charité du Christ, en venaient à lui faire oublier ou négliger cette vérité fondamentale,

ce n'est pas seulement à la Parole de Dieu qu'il ferait tort en s'égarant lui-même, c'est à l'humanité, à l'humanité vraie, profonde, totale, de ceux vers qui elle le porte.

S'il faut une conclusion à ces réflexions, elle sera simple. N'attendons d'aucune recette, d'aucun « truc » la revalorisation de notre prédication pastorale. Elle se fera comme d'elle-même, ou ne se fera pas du tout, selon que nous aurons pris au sérieux ou non ces trois derniers points de notre exposé que nous formulons une dernière fois : 1° faire de la Parole de Dieu le tout de notre vie intérieure pour en faire le tout de notre ministère; 2° redécouvrir cette Parole à l'école de la liturgie elle-même, et d'abord de la liturgie même de la messe; 3° redécouvrir dans cette Parole la clé même de la vie des hommes auxquels elle nous envoie, en remontant sans cesse de cette vie à cette Parole, la première ne se comprenant à fond que sous la clarté de la seconde, la seconde ne nous livrant ses richesses qu'au contact de la première, connue et aimée dans l'authentique charité du Christ.

LOUIS BOUYER.

Notre premier trésor est le saint Évangile. Il est presque tout entier à révéler, à faire connaître. A part les fragments lus le dimanche, à part la première moitié de la parabole de l'enfant prodigue et les points les plus saillants de la Passion, l'Évangile est ignoré...

Ayons donc pour l'homélie une prédilection marquée. C'est, de toutes les formes de la parole sacrée, la plus ancienne, la plus vivante, la plus féconde, comme aussi celle qui se prête le mieux aux différents tempéraments de ceux qui l'emploient.

M^{gr} ISOARD, évêque d'Annecy.

(*De la Prédication*, Paris, 1871, p. 156.)